Budapest Parcours : Alain Fleischer, un artiste aventurier à Budapest

Par JFB le dim 15/11/2026 - 14:45


AMBASSADE DE FRANCE EN HONGRIE
INSTITUT FRANÇAIS
INSTITUT FRANÇAIS
Magyarország

Par Emmanuelle Sacchet

« Le métier d'explorateur n'existe plus aujourd'hui, j'ai donc trouvé quelque chose d'équivalent. »

— Alain Fleischer

Les commémorations des 70 ans de l'insurrection de 1956 viennent de s'achever. L'occasion de penser aux milliers de destins partis en exil. Mais il y a aussi ceux partis avant, chassés par les lois antijuives des années 1930. La Hongrie, si petit pays, est redevenue immense par sa diaspora. Leurs enfants sont nés ailleurs ; aucun n'a oublié le pays d'origine. C'est sûrement avec ce destin en tête qu'Alain Fleischer, l'enfant terrible et inclassable de la scène artistique française, est venu à Budapest, le temps d'un vernissage et d'une conférence sur son œuvre. Son père, parti bien avant 56, refusait de lui parler hongrois. Alors, que représente ce pays pour lui : une langue perdue, un décor de roman, un pays réel ? J'ai improvisé une interview pour le JFB, histoire d'en percer le mystère.



Alain Fleisher répondant aux questions du JFB

Un seul artiste, plusieurs personnes

Alain Fleischer naît à Paris le 10 janvier 1944, en pleine occupation, d'un père hongrois et d'une mère franco-espagnole. Il étudie les mots plutôt que les images :

lettres, linguistique, sémiologie et anthropologie à la Sorbonne et à l'EHESS. Il enseigne à Paris III, à Montréal et à l'IDHEC, puis passe deux ans pensionnaire à la prestigieuse Villa Médicis (1985-1987). Le ministère de la Culture lui confie ensuite un chantier hors norme : concevoir Le Fresnoy, Studio national des arts contemporains, à Tourcoing. Il l'ouvre en 1997 et le dirige près de trente ans. Connaissant des artistes diplômés de l'école et l'ayant visitée lors des Journées du Patrimoine, je confirme un bâtiment-paquebot hors norme, aux moyens vertigineux, où près de 350 films ont été produits.

Photo, cinéma, vidéo, littérature, arts plastiques… Alain Fleischer a reçu de nombreux prix dans chacun des domaines qu'il aborde. Un homme pluridisciplinaire donc, même s'il récuse le terme. Il aime les concepts abstraits, prétextes à faire de l'art. « *Un seul artiste, et plusieurs personnes à la fois, selon le medium.* » se définit-t-il. L'artiste a toujours une théorie en chantier, une question sur la lumière, une réflexion sur le mouvement. Il semble retranché dans son univers, quitte à tourner le dos aux convictions des jeunes artistes, pour suivre les méandres poétiques de ses recherches jamais épuisées. Il sait si une idée deviendra un livre, un film ou une photographie, ne mélangeant absolument pas les trois activités.

Exposition à la 2B Galéria



Détail de l'exposition de la Galéria 2B. "La nuit des visages" (1992) d'Alain Fleisher

Inauguré le 3 novembre 2026, l’évènement compte car c’est la première exposition personnelle d’Alain Fleischer en Hongrie. Ni photos ni vidéos au sens conventionnel d’œuvres achevées, mais des traces de ses expériences, fondées sur de vrais

dispositifs : miroirs, projections, aucune retouche numérique. László Böröcz, le directeur et curateur de la galerie, a voulu rendre visible la démarche artistique singulière de l'artiste. Différentes périodes sont représentées mais j'ai particulièrement été touchée de revoir la série *Corps-écrans* (1970-1971), ces silhouettes et façades photographiées sur lesquels Fleischer projette des images. Quelques-uns de ses films sont visibles dans une pièce attenante.

L'exposition prouve que ses thèmes sont aussi vastes qu'insaisissables. Retenons le reflet (sa façon de photographier les gens), la frontière (le cadre, l'hors-champ), la mémoire (qui lie l'intime au collectif), les objets du quotidien (un long métrage sur les jouets mécaniques est en cours pour 2027), l'invisible (qu'il nous rend visible), le mouvement (ses films montés à l'envers). Une seule obsession : la manière de voir et de faire voir.

Projection-rencontre à l'institut français



Affiche de l'évènement à l'Institut Français

Ironie du calendrier, l'Institut français organise sa projection-rencontre le 4 novembre, jour anniversaire de l'écrasement de l'insurrection par les chars soviétiques. Le même László Böröcz mène l'échange. Des problèmes de traduction du meilleur effet lui donnent un charme surréaliste. Il faut aussi tendre l'oreille au phrasé de l'artiste, mangeur de mots. On glane malgré tout.

Alain Fleischer évoque d'abord son père, Károly. Sauvé par le numerus clausus qui limite l'accès des Juifs à l'université, il quitte la Hongrie dans les années 1930 avec

sa sœur. Ils seront les seuls survivants de la famille. En 1957 pourtant, son père le ramène à Budapest, pour qu'il voie enfin ce pays. À treize ans il en garde quelques images, Újpest, le quartier juif, la synagogue, les noms des morts, la rue de la famille, la beauté d'une ville.

Il raconte ensuite sa prise de conscience artistique dans une longue histoire qui commence par l'appareil-photo Rolleiflex paternel, rapporté d'Újpest justement. L'apprenti photographe capte ce qui lui tombe sous la main : jouets, vêtements, tableaux. Puis l'image fixe ne lui suffit plus, il veut sons et mouvements. Ce sera le cinéma, avec une caméra Beaulieu, et le surréalisme pour s'éloigner de la réalité et imaginer ce qu'il veut. La littérature lui vient encore du père, qui rêvait d'être écrivain. Fleischer s'y met à quarante ans et rattrape le temps perdu avec une cinquantaine de livres publiés à ce jour. Enfin, l'art. Les arts plastiques, il les doit à Christian Boltanski, son ami de toujours rencontré sur une exposition. Échange de bons procédés, c'est Fleischer qui a fait de Boltanski un cinéaste, le temps de cinq ou six films ensemble.

Ses multiples casquettes ? Il ne pense qu'au médium du moment et déclare impossible de filmer ce qu'il écrit, d'écrire ce qu'il photographie ou de photographier ce qu'il filme. L'écriture garde une place à part, art total qui raconte ce que l'image tait : « *L'écriture ne montre rien mais elle raconte tout.* » assure-t-il. Pour le reste, il compose avec le lieu, les moyens, les gens autour.

Enfin, le modérateur évoque Le Fresnoy. Fleischer raconte qu'il a pensé le studio à rebours des écoles d'art. Il a mis en place beaucoup de moyens techniques, peu de professeurs, moins d'étudiants et des cursus plus courts. Le contre-pied des écoles de cinéma ! Sa conviction tient en une ligne : « *Mieux vaut donner aux jeunes artistes les moyens de faire que leur apprendre à écouter les autres.* ».

Projection de deux films

***Different Trains* (2014, 27 min)**

L'Américain Steve Reich a composé *Different Trains* en 1988 pour quatuor à cordes et bande magnétique avec le quatuor A4&+ — l'enregistrement du Kronos Quartet lui a d'ailleurs valu un Grammy Awards. La Seconde Guerre mondiale en est le thème, le train le sujet, ceux qu'on prend avec insouciance, et ceux qui deviendront les trains de la mort. Les cordes imitent les halètements ferroviaires, les voix, les cris, la mort. Fleischer met la pièce en espace en offrant un voyage sensoriel où la

mémoire intime rejoint la collective. Il capte la chorégraphie des mains des musiciennes dans un ballet sur fond de fumigènes, bougies et lumières changeantes, comme au passage d'un tunnel. Trois quatuors alternent ou se superposent, du gros plan au plan large, du noir et blanc aux couleurs chaudes. Les musiciennes, face à face comme dans un compartiment, ou debout, tendues à l'extrême. Leurs poignets, fins comme des brindilles, disent la fragilité des corps. Un ventilateur hors champ ébouriffe les chevelures ; filmée en plongée, la scène devient presque abstraite. Pour Fleischer, la musique est l'art absolu.

***En souvenir de Nadja* (2024, 20 min)**

Ce court film en noir et blanc rappelle qu'Alain Fleischer se réclame du surréalisme, dont le Manifeste a fêté son centenaire en 2024. En 1928, André Breton publie *Nadja* , récit des neuf jours fulgurants passés avec son égérie. Fleischer filme les lieux parisiens arpentés par le couple et y surimprime, avec leur même obsession, le visage de l'héroïne. Une aventure fantôme, entre mémoire et imagination, où le narrateur ne voit plus qu'elle. Les premières et dernières images sont des citations : « Qui suis-je ? » et « La beauté sera convulsive ou ne sera pas. »

Quand les lumières reviennent dans la salle, le public, majoritairement Hongrois, est très réceptif. Une femme, émue, remercie Fleischer pour son film sur les trains. Car oui, le monde va mal, et l'on a besoin du regard des artistes pour le supporter. Et pour agir.

Je referme l'article sur ce que je tiens pour un scoop. Alain Fleischer, qui compte Budapest parmi les plus belles villes du monde, aimerait venir vivre en Hongrie ! Il veut redemander la nationalité hongroise, perdue à ses cinq ans à la naturalisation de son père. « *Je pense que c'est plus intéressant d'être hongrois que français* », conclut-il. Pourtant la France ne l'oublie pas : on annonce pour 2027 un cycle d'expositions avec le Centre Pompidou. La 2B Galéria en est, très légitimement, le prélude.

L'exposition « l'aventurier des expériences » est visible jusqu'au 20 décembre 2026 à 2B Galéria, Ráday u. 47 dans le IXème dans le cadre du « Bicentenaire de la photographie » du ministère français de la Culture. Le vernissage a été ouvert par l'écrivain Gábor Németh, avec László Böröcz au chant et Artúr Schallinger-Foidl au piano.

budapestparcours@yahoo.fr

- Catégorie
  Agenda Culturel